

La corne de berger en bois, en écorce de bouleau, en argile...ou en corne.



Corne, cornet, trompe ou olifant, sont des instruments anciens à embouchure, jadis fabriqués à partir de cornes de vache, bélier, bouc, etc. ou d'une défense d'éléphant. D'où leurs noms.

On emploie le terme générique de corne pour les désigner.

Ne pouvant émettre qu'un seul son, la corne ne sert que pour les communications. Corne de guerre et de chasse, elle sert à donner des signaux, à rallier troupes ou troupeau, à annoncer une approche.

C'est un instrument porté par un chef, par un homme qui le suivait, ou par un guetteur. La corne est une marque distinctive de commandement, un symbole de dignité.

Il n'est pas vain de faire remarquer que partout dans le Monde, les bergers avaient (ont) cette image, ce statut de meneur respecté. Meneur des brebis qui sont sous sa houlette. Meneur d'hommes, tel le Bon Berger qui a ses ouailles sous sa houlette, et qu'il place sous la houlette, la crosse, de ses évêques.

Au Moyen Âge, le seigneur ou ses guetteurs avaient seuls le droit de sonner de leur corne en cas d'attaque. Cela se comprend. Comment distinguer le signal d'alerte si tout le monde peut sonner du cor à loisir ?

Aussi, mis à part le seigneur et ses guetteurs et capitaines, seul le berger avait le droit de jouer de sa corne. Une seule limite lui était posée : il ne pouvait jouer de sa musique que lorsque ses bêtes étaient dehors.

Au propre et au figuré le berger est investi d'un rôle d'exception universel.

Bergers et transhumances.

Jusqu'au XIXe siècle les bergers d'un domaine étaient chargés, chacun, d'une partie des soins à apporter au troupeau, béliers, brebis mères, brebis prêtes à mettre bas, agnelles, jeunes agneaux. Sans oublier la protection contre les prédateurs, la fabrication des fromages avec une partie du lait des traites, la tonte, etc.

Les grands troupeaux ainsi structurés appartenaient à des gros propriétaires terriens, civiles ou religieux.

Chaque troupeau était ainsi confié à plusieurs pâtres sous la responsabilité d'un maître berger nommé *majoral*.

C'est à lui qu'incombait la planification des transhumances et la fabrication dans les règles des produits laitiers.

La transhumance vers les montagnes, puis la garde des bêtes sur les pâturages d'altitude, étaient une part importante du travail annuel des bergers. Ils conduisaient les bêtes en altitude pour la belle saison. L'aller vers les pâtures d'altitude était appelé *l'amountagnadze* et le retour le *désamountagnadze*, en phonétique de patois d'Occitan.

Les pâtures y sont plus tardives qu'en plaine, fournissent une herbe tendre et une flore spécifique. Les vaches précèdent les moutons car elles ne broutent pas l'herbe d'une manière aussi rase, ce qui en laisse suffisamment pour les ovins.

Les brebis, étaient tondues et marquées de façon que chaque éleveur retrouve ses bêtes lors du retour, puis menées à leur tour en haute montagne.

On peut être étonné, de nos jours, par d'aussi longues distances que d'Ardèche aux Alpes, ou même du Puy au Mézenc.

Les troupeaux regroupés pour les transhumances atteignaient des milliers de bêtes que les surfaces disponibles en plaine ne suffisaient pas à nourrir.

Pour la garde d'hiver en bergerie chaque propriétaire récupérait son troupeau et ses bergers et les bêtes sortaient tous les jours, fusse une heure ou deux.

Suivant les déplacements de son troupeau, les bergers se trouvaient éloignés des zones habitées, et pour des durées variables. Ce pouvait déjà être le cas au sein du domaine du propriétaire, sur beaucoup moins de kilomètres, mais suffisamment pour que le troupeau reste la nuit loin de la bergerie. Les bergers dormaient alors dans les *tueilles* qu'ils déplaçaient en même temps que les parcs qui permettaient que les déjections des brebis fument le sol.



Dans la besace du berger.

Des ânes accompagnaient souvent les troupeaux, pour porter le matériel mais aussi car ils sont d'excellents défenseurs des brebis par leurs cris et leurs ruades... Parfois un âne ou un mulet tirait une *tueille* en bois ou en *pailha* qui abritait un ou deux bergers pour la nuit.

En altitude, les bergers habitaient, ensemble ou séparément, des burons en pierres, des cabanes en bois, des *tsabones* souvent nommées *chibottes* en Velay ou *orris* en Ariège. Ces petits abris pouvaient être assemblés avec les pierres trouvées sur place et réparés d'une année sur l'autre. Ils s'installaient sur un replat d'où ils pouvaient surveiller une bonne partie du troupeau, et à proximité d'une source.

On imagine aisément que le berger n'emportait et gardait sur lui que le matériel indispensable à son quotidien et à celui des bêtes.

Jusqu'au XIXe s, ce matériel que nous vous avons raconté pièce par pièce dans d'autres articles, consistait surtout en ustensiles et produits nécessaires pour les soins d'urgence à apporter aux bêtes et pour eux-mêmes.

Les illustrations médiévales et suivantes montrent que bergers et bergères portaient des ceintures auxquelles ils attachaient ce nécessaire. Les ceintures furent ensuite remplacées par des sacs-musettes, puis par la sacoche souvent confectionnée par le berger lui-même, portée à l'épaule ou en bandoulière, ce qui libère les bras.

Pour son propre usage et pour ses brebis, le berger en transhumance emportait couteaux, pinces-coupantes ou *forces*, petits sacs d'onguents, cornes à sels et acide chlorhydrique (vitriol), stylet et flamme, etc. Aussi, cuillers, spatules, écuelle ou plat, tabatière, petite corne emplie de sel et gourdes. voire un cylindre ou un anneau horaire. Lorsque les bergers avaient à confectionner des fromages, ils emportaient un matériel dédié tel que planches-égouttoirs, moules, tranche-caillé.

Chacun avait en général confectionné une bonne partie de son matériel lui-même l'hiver, en métal, en bois local, en paille tressée-cousue (pailhas), en peau ou en cuir.

A chaque région ses spécificités.



La corne du berger.



Cornes en bois ligaturé, en écorce, en corne, en terre cuite.

Parmi ce matériel on trouvait souvent une corne d'appel pour communiquer entre hommes, avec les chiens et avec les brebis.

Cette corne, ou cornet, était classiquement... en corne, mais aussi en bois, ou, surtout dans les régions nordiques, en écorce de bouleau.

En musique le terme de *corne* est utilisé pour désigner un instrument à vent fait d'une corne d'animal, ou plus généralement une sous-famille d'instruments à vent de la famille des cuivres regroupant les instruments faits à partir d'une corne animale ou dont les formes rappelant la corne animale, tels que les cors, la trompe de chasse ou le clairon. Quel qu'en soit le matériau, métal, corne, bois ou plastique (etc.) c'est la forme qui justifie l'appartenance au genre.

Les ouvrages spécialisés donnent cette liste alphabétique dont nous ne retenons que quelques exemples... évocateurs : *Alboka* (Basque), *Clairon*, *Conque*, *Cor naturel*, *Cor de chasse*, *Cor des Alpes*, *Corne de berger*, *Cornet à pistons*, *Didgeridoo*, *Erke* (nord-ouest Argentine), *Erkencho*, *Karnaï*, *Olifant*, *Shofar*, *Trompe de chasse*, *Vuvuzela*, etc.

En Russie la *jaleika* est un instrument de musique de la famille des cornes, dont l'usage est réservé aux bergers. De même pour le *rojok* du berger, dit *Trompe Slave*.



Alboka et Cor des Alpes



Cors des Alpes



Karnai



Olifant en corne



Erkencho

Parmi les plus grands instruments de la famille des cornes, qu'on appelle trompes, les *didgeridoos aborigènes australiens*, les *bambous indiens* et les *trompes africaines*, les *trompes du Tibet*, les *cors des Alpes* font partie des anciens instruments à vent en bois. Le *cor des Alpes* est cité pour la première fois en Suisse au milieu du XVI^e siècle par le naturaliste Conrad Gesner. Il faillit disparaître, mais le tourisme culturel l'a sauvé et il est devenu un emblème de la Suisse.

La plupart des cornes ou trompes n'ont pas de trous de modulation des notes, tant qu'ils ne servent qu'à lancer des appels. S'ils voulaient jouer de la musique, pour se distraire, pour entretenir le calme du troupeau, les bergers emportaient ou fabriquaient sur place des sifflets ou fluteaux.

Une Trompe Slave en bois.



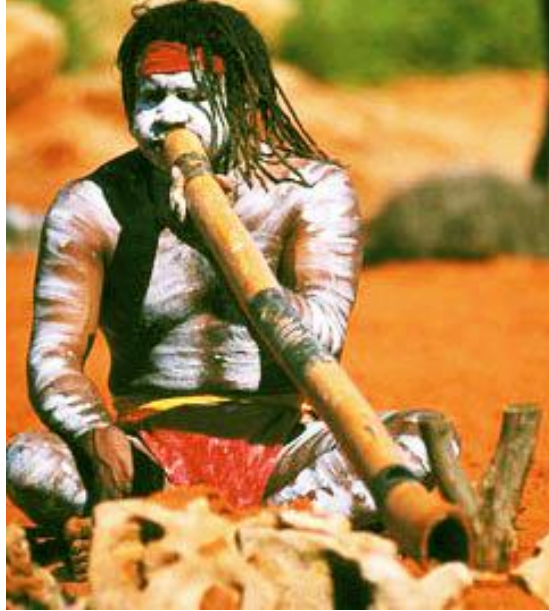
« En Russie, les bergers la fabriquent en bouleau, érable ou genévrier. Ils découpent en deux sur sa longueur la partie tubulaire d'une branche. Ils l'évident (percent) en formant une rainure qui s'évase à son extrémité. Puis ils enroulent de l'écorce de bouleau afin de joindre les deux parties et colmater les fentes, tout en y ménageant quatre à cinq trous sur l'endroit et un sur l'envers. Ils y placent une embouchure (entonnoir caliciforme), mais celle-ci étant petite, ils l'appliquent non au centre mais aux commissures des lèvres, à droite ou à gauche. Le son est criard et puissant. Lorsque le joueur de *rojok* (*rojétchnik*) joue piano, le son devient doux et rappelle le timbre de la voix humaine. Pour obtenir une articulation nette le musicien doit répéter les paroles mentalement. Instrument diatonique, la trompe slave est limitée à un ambitus d'une octave et demie. Sa longueur modifie le son. La trompe joue en *soprano* (*vizgounok*) si sa longueur est comprise entre 32 et 36 cm. Elle sonne en alto (*poloubassok*) entre 40 et 50 cm. Elle sonne en basse (*bassok*) entre 60 et 80 cm. On en joue en solo ou en ensemble (*rojki*), ou en famille incluse dans un orchestre. Les chœurs dirigés par *N. Korzinov* et *A. Soulimov* étaient fort appréciés, mais plus encore ceux de *N. Kondratiev* (1846-1921) dont on a des enregistrements et qui firent des tournées triomphales en Russie et en France à l'occasion des Expositions universelles de Paris en 1878, puis en 1884. »

Le didgeridoo aborigène australien.

Emblématique des Aborigènes d'Australie, il est le plus souvent en bois, dans une branche évidée à chaud (comme nos *bouffadous*). La note est déterminée par la longueur, les diamètres. Le caractère spirituel est très présent dans la fabrication et le son. La spiritualité de leurs traditions et la complexité d'interprétation de leur sens, ont permis aux Aborigènes d'utiliser leurs *didgeridoos* et les dessins éphémères en terres et sables de couleur pour résister à la colonisation blanche. Le Didgeridoo est un instrument à vent, dont le mode d'émission du son par vibration des lèvres dans une embouchure permet de le classer dans la sous-famille des cuivres.

Il doit son origine aux Aborigènes d'Australie, et son histoire pourrait remonter jusqu'à l'âge de pierre, il y a plus de 20 000 ans.

Lointain cousin du Cor des Alpes et du Dungchen du Tibet, le didgeridoo est une longue trompe droite, le plus souvent en bois dur exotique. Il s'agissait originellement d'eucalyptus, espèce endémique très répandue en Australie, mais l'on trouve également très couramment d'autres essences de bois, telles que le teck, l'acacia ou même le bambou. De nouvelles méthodes de fabrication permettent même aujourd'hui une très grande variété de matériaux naturels ou synthétiques (aluminium, argile, fibres et résines, etc...) et de formes : spirale, tire-bouchon, rectangulaire, double embouchure, etc...



Une corne en écorce de bouleau.



L'écorce est déroulée de l'arbre et enroulée sur elle-même en cône ou autour d'une corne d'animal ou d'une forme en bois. Un cône et un instrument long permettent une bande large et relativement épaisse. A l'inverse plus la forme est cintrée et plus il est nécessaire de choisir une bande étroite et mince. Il n'y a quasiment pas de limite de longueur, la largeur et l'épaisseur de la bande enroulée s'ensuivent.

Bouillir l'écorce peut l'assouplir si la courbure le nécessite.

Le travail commence du côté du petit diamètre, à l'embouchure, et se conduit vers le pavillon.

L'écorce est collée sur elle-même et sur deux ou trois tours superposés du côté du pavillon où une « couture » ou une agrafe peut assurer le collage.



Une corne en argile.

D'Afrique en Australie, il existe des trompes et cornes en argile. Leur fabrication est des plus simples, aisément réalisable par le berger lui-même.

On trouve ainsi la fabrication en argile de cors, cornes, flûtes globulaires, ocarinas, etc. Y compris des *didgeridoos*. La matière autorise les formes les plus complexes, voire inattendues, mais toujours fidèles à la famille des cuivres dont font partie les cornes.

Chaque instrument est façonné individuellement, sur tour, ce qui lui confère à chacun un caractère unique doté de petites variations de forme et imperfections. La fabrication en argile se fait aussi sur gabarit intérieur ou en moule extérieur.

Ci-dessous un cor enroulé avec un pavillon évasé dirigé vers le public, et des cornes.

De nos jours encore, des ateliers apprennent aux personnes intéressées à travailler la céramique. On y apprend aussi à accorder et jouer. La tonalité en Si est intéressante pour accompagner d'autres instruments.



Ci-dessous des détails d'une corne de berger en argile.



En conclusion.

La forme est globalement immuable pour ces deux catégories, cornes et trompes. Le matériau doit d'y plier.

Une corne, comme tous les cuivres, ne reçoit pas d'anche (ce qui est possible toutefois). L'embouchure de petite taille est agréable et facile à jouer. Ce sont les lèvres de l'instrumentiste qui font office d'anche (*anche lippale*). En jouant sur la tension des lèvres on favorise l'amplification de certains partiels par le résonateur, l'instrument lui-même. En acoustique, un partiel désigne toute composante simple ou fréquence d'un son. Les harmoniques sont des partiels particuliers. La somme des partiels donne le timbre de l'instrument.

Corne et trompe offrent une bonne contre-pression, sont simples et faciles à réaliser soi-même, en corne d'animal, bien sûr, mais aussi en argile et en écorce de bouleau convenablement traitée.

Source partielle :

« Les métiers d'autrefois ». Ouvrage collectif : Marie-Odile Mergnac, Claire Lanaspère, Baptiste Bertrand et Max Déjean. 2003. Archives et Culture.

Marie-Odile Mergnac, historienne et généalogiste, auteur de nombreux ouvrages sur la généalogie, les noms de famille ou la vie quotidienne autrefois (pour l'ardoisier, le bonnetier, le drapier, l'horloger, le maréchal ferrant, le savonnier, le tisserand, l'allumeur de réverbères, le cantonnier, le chanteur des rues, le chiffonnier, le cireur de chaussures, la diseuse de bonne aventure, le marchand de marrons, le porteur de journaux, le rémouleur, le vitrier, le bouilleur de cru, le chevrier, le journalier, le laboureur, le

maquignon, le maraîcher, le marchand de peaux de lapins, le métayer, le puisatier, le saisonnier, le tueur de cochon, le vendangeur, et pour tous les témoignages). Cécile Renaudin, historienne, auteur de plusieurs ouvrages sur l'histoire du climat en France et leur impact sur la vie quotidienne (pour les outils et les mots des métiers). Claire Lanaspère, rédactrice à l'Onisep, pigiste métiers pour la revue Hachette Généalogie facile (pour le cordier, le cordonnier, le coutelier, le porteur d'eau, le potier, le ramoneur, le tanneur). Baptiste Bertrand, coauteur (pour le verrier et le vigneron). Max Déjean, conservateur du musée pyrénéen de Niaux et écrivain régionaliste (pour le berger).

Pour les Amis d'Allègre
et l'association La Neira
Gilbert Duflos
2015